

Désir (du latin desiderare, littéralement "absence de l'étoile")

De son promontoire, il surplombait la belle et sauvage Durance dont il voyait le ruban scintillant s'étirer à l'infini. Elle s'alanguissait quelques fois dans des méandres paresseux au milieu des vergers. C'était pour mieux reprendre le cours de sa chevauchée farouche vers la montagne de Lure qui barrait l'horizon et dont la crête était couverte de neige. Le vent du soir battait froid la colline et mêlait les rides profondes de son visage à sa chevelure indomptée.

C'était un homme droit et rugueux. Il avait quitté son travail si bien payé, sa famille aimante, la ville et ses humeurs nauséuses pour vivre en paix avec la nature. Il s'était retiré au fond d'une de ces vallées des Alpes. La route en cul de sac venait buter contre sa ferme, blottie contre un rocher, et n'allait pas plus loin. Là commençait son royaume. Des landes couvertes d'épineux s'élançaient contre la montagne. Un maigre chemin de chèvre les traversait et menait sur un plateau de prairies couvertes de fleurs et d'herbes sauvages. Sa cabane d'estive de tôle et de bois résistait vaillamment aux intempéries. Les falaises de Céüsette offraient leur ombre inquiétante et vertigineuse, et sommaient les marcheurs de rebrousser chemin. Il était le seul à défier ces parois abruptes où il rivalisait de virtuosité avec la harde de chamois qui s'y réfugiait pour échapper au loup.

Il se partageait entre cet alpage et la ferme où il ne recevait jamais. Au village, tout juste connaissait-on son visage. Il n'y descendait qu'en cas de nécessité et faisait au plus vite quelques courses sans se préoccuper jamais de répondre aux amabilités ni aux murmures qu'il entendait dans son dos.

On ne pouvait non plus lui écrire, les administrations ne le connaissaient pas. Les agents recenseurs étaient venus jusqu'à la ferme mais ne l'avaient pas trouvé. Ils étaient repartis bredouilles rendre compte de leur échec au maire.

Il ne devait rien à personne. L'eau lui était donnée par un puits creusé à la force des bras et le peu d'électricité qu'il consommait était produit par une éolienne.

Pas d'adresse, pas de boîte aux lettres. Il s'était volontairement fait oublier de tous. Et pourtant ce matin, la 4L jaune du facteur avait pour la première fois avalé la côte menant jusqu'à sa ferme. Le jovial receveur des Postes du village en était sorti en brandissant au bout de sa main une lettre. La plaisanterie qu'il avait répétée dans sa voiture pour vaincre sa méfiance et sa trouille était tombée à plat. Il en avait récolté un regard sévère. Le facteur avait posé la lettre sur une table en bois au dehors, puis était reparti en maugréant.

Sur l'enveloppe, griffonné à la hâte on pouvait lire une adresse sibylline :

" Rino Abbetti 05000 Lardiers"

La poste avait sans doute dû faire preuve de persévérance pour acheminer ce courrier. Service public oblige !

Au premier coup d'œil Rino avait reconnu l'écriture, ronde, élégante et un peu maniérée. "Comme elle" avait-il pensé.

Lettre en main, il s'était installé confortablement sur le petit banc en noyer. Le dos collé contre le mur pour bien sentir à travers sa chemise le réconfort de la tiédeur diffuse des pierres gorgées de soleil.

Deux ans qu'il attendait ce courrier et maintenant il n'osait pas l'ouvrir.

Il avait essayé d'oublier dans le silence et la solitude et voici que tout à coup la vie avait décidé de se conjuguer au passé.

Il lui revenait ce temps où très actif, il se perdait dans le travail, les dîners d'affaires et les rendez-vous mondains. Ses amours d'alors ressemblaient à sa vie : rapides, superficielles, désespérantes. Il ne savait pas pourquoi il accumulait les biens, les conquêtes. Il lui fallait tout, tout de suite : les femmes qu'il désirait, le dernier téléphone à la mode avec toutes ces fonctions qu'il n'utiliserait jamais. Il s'était mis à prendre tous ses désirs pour réalité et ses succès mondains pour événement. Mais jour après jour, il sentait croître en lui une certitude : plus il possédait, plus il s'appauvrisait.

Et puis, un soir, en rentrant du travail, il l'avait aperçue au bord de la route, agitant le pouce désespérément.

Dès son arrivée dans la voiture il avait tout de suite su. Elle transportait avec elle l'odeur âcre des traitements chimiques dont on inonde les vergers pour obtenir des fruits parfaitement calibrés et sans taches. Ils seront monnayés à bas prix par les centrales d'achat et une partie finira dans les décharges pour contenter les lois du marché au mépris des heures de travail passées pour en arriver là.

- Vous ramassez les pommes ?
- Oui et ce soir nous avons travaillé tard.
- Je vous dépose où ?
- À l'entrée de la Saulce.

Ce furent les seuls mots échangés.

Quand il s'était arrêté pour qu'elle descende il avait tourné la tête vers elle pour la saluer. Les premiers boutons de son chemisier de lin étaient défaits et laissaient entrevoir son épaule. On

devinait la naissance de ses seins dont la blancheur contrastait singulièrement avec le hâle de son cou. Presque translucide à contre jour, la peau lui sembla d'une douceur extrême.

Elle était descendue de la voiture et déjà disparaissait dans la pénombre des ruelles. Il avait regardé sa silhouette arrondie de Vénus Callipyge s'éloigner à pas décidés ... "si je perds l'équilibre où accrocher mes mains" (1).

Il resta un long moment immobile, moteur arrêté. Le silence l'entourait. Il était troublé par ce bout de peau entrevue et s'étonnait de l'être. Pourtant il avait l'habitude de ces soirées mondaines où des femmes en démonstration offraient à la vue de tous, dans l'écrin de soie de robes sophistiquées, de généreuses poitrines souvent sculptées à grand renfort de silicone. Son regard attiré s'y attardait sans trouble. Une fois même, au cours d'une réception, alors qu'il s'était éloigné dans les allées du parc avec l'une d'elle pour flirter, sa main avait frôlé dans la pénombre ses seins de rêve. La surprise avait été désagréable au toucher. Sous la chair on sentait la froideur de l'artifice. Dur apprentissage que celui de la tromperie de l'apparence. Elle trichait et cédait au conformisme général pour ne devenir que le produit de son masque. A chaque nouvelle rencontre il ne put désormais s'empêcher de l'imaginer usant ses rêves sur le clinquant des photos glacées des magazines de mode où au fil des pages s'égarait à jamais sa quête d'identité. Lui qui se croyait lucide et pensait entrevoir l'envers du décor venait de se rendre compte que " l'envers du décor n'est qu'un décor de plus"(2). Seule satisfaction : le commerce de la chirurgie esthétique tournait à plein.

Maintenant la rue était déserte. Pour la première fois depuis longtemps il se sentait seul. C'était un moment étrange, fugitif et pourtant important, figé à jamais dans sa mémoire. Elle lui manquait déjà.

Le lendemain, il avait eu beaucoup de mal à se concentrer sur son travail. Les plannings des chantiers sur l'écran de son ordinateur n'arrivaient pas à concurrencer le petit carré de chair blanche qui venait sans cesse envahir son esprit.

En rentrant du travail il avait ralenti bien avant l'endroit où il l'avait vue la veille.

Peine perdue, elle n'y était pas.

Il en fut ainsi toute la semaine qui suivit. Il avait beau changer ses horaires, un peu plus tôt, un peu plus tard, le bas côté de la route restait désespérément vide.

Et puis un soir, en traversant le village, il l'aperçut à la terrasse d'un café en train de consommer une bière avec une bande de jeunes cueilleurs bruyants. Timidement il était allé s'installer à une table à côté. Il espérait qu'elle le remarquerait.

Lui, le beau parleur, le séducteur n'osait pas l'aborder. Il était figé. Caché derrière le "Dauphiné" il se livrait sans conviction à son jeu favori : dénicher les fautes d'orthographe qui y fleurissaient quotidiennement et aujourd'hui la récolte s'annonçait abondante. Le petit immigré qui avait tant de difficultés avec la complexité de cette langue, éprouvait la dérisoire satisfaction de constater qu'il n'était pas le seul.

- Bonsoir, je m'appelle Lina. Vous ne me reconnaissez pas ? Vous m'avez prise, l'autre soir en stop.
- Si, si.

Elle était là, debout devant lui, son verre de bière à la main.

- Je peux m'installer à votre table ?
- Bien sûr. Vous allez bien ? avait-il bafouillé à grand peine.

De toute évidence elle avait senti sa gêne et s'en amusait.

- Les nouvelles sont bonnes ?
- Oui, bien sûr. Asseyez-vous. Que voulez-vous boire ?
- Vous l'avez déjà dit
- Pardon ?
- "Bien sûr", vous l'avez déjà dit
- Ah ! oui, bien s...

Il s'était arrêté à temps et tous les deux avaient eu un sourire complice.

- Non merci, je n'ai plus soif...mais par contre j'ai une faim de loup.

Il ne lui restait plus qu'à s'exécuter.

- La petite auberge du pic de Crigne, ça vous convient ?
- Je ne connais pas mais ce sera sûrement très bien.

Pendant le repas la conversation se poursuivit de plaisanterie en plaisanterie puis petit à petit glissa sur des sujets plus personnels.

Lui qui avait horreur de se dévoiler s'étonnait de le faire avec plaisir. Il ne savait plus très bien si le ton de confiance qu'avait pris leur échange était un artifice de séduction ou tout simplement le signe d'une vraie rencontre. Jouait-elle ou était-elle sincère ? Il y avait si longtemps qu'il utilisait une parole dévoyée dont l'unique fonction était de le mettre en valeur. Il en connaissait tous les chemins. D'abord étonner, paraître singulier pour susciter l'intérêt, sans toutefois oublier quelques banalités de circonstances pour ne pas perdre toute humanité. Et puis, surtout écouter, donner l'impression à l'autre qu'il a de l'importance. A force de jouer sur le registre de cette communication faussée il avait fini par ne plus y trouver aucun plaisir.

L'autre n'y avait plus sa place, il ne parlait que de lui-même à lui-même et n'y rencontrait tristement que lui-même.

Dans la soirée, le rosé frais que servait l'aubergiste aidant, chacun se mit à raconter sa vie. Elle, ses études à Lyon, lui, son enfance et sa venue en France.

Il était né en Italie, dans les Pouilles dans une famille très pauvre de maçons.

Un jour son père était rentré tout excité à la maison, il brandissait un papier au-dessus de sa tête. Son cousin lui avait trouvé du travail en France où il pourrait gagner correctement sa vie. On avait acheté à Rino la première paire de chaussures de sa vie. Habitué à marcher pieds nus il ne l'avait pas trouvée très confortable mais il avait obéi aux injonctions de sa mère. Toute la famille avait pris le car pour Turin puis direction Gap et enfin La Saulce.

En passant au Mont Genève le car avait fait un arrêt. Pour la première fois de sa vie, il touchait de la neige. La sensation lui fit vite comprendre la raison de l'achat des chaussures.

Au fil des années son père avait réussi à mettre un peu d'argent de côté et avait acheté une vieille ferme abandonnée dans la forêt. Il passait tous ses loisirs à la retaper. "Mon paradis, disait-il".

Lui qui toute la semaine gâchait du ciment pour construire des maisons modernes, mettait un point d'honneur à tout reconstruire à l'identique, en pierres sèches. Il réinventait les lois de la gravité faisant du poids de chaque pierre son allié.

"Tout tient grâce à cette pierre. Souviens-toi Rino, tu l'enlèves et tout s'écroule."

Et puis à peine à la retraite, il s'en était allé au vrai paradis cette fois, épuisé par une vie de travail. Sa femme lui avait peu survécu.

Rino et ses frères avaient reçu en héritage l'entreprise de maçonnerie et la ferme. Il y venait parfois se ressourcer.

Il avait beaucoup travaillé, l'entreprise avait grandi et il en assurait maintenant la direction.

Le dessert à peine fini, elle s'était levée.

- On y va.
- Où ça ?
- À la ferme dans la forêt, j'ai hâte de la voir.
- Mais il n'y a aucun confort !
- Ce n'est pas le confort qui m'intéresse.

Ils avaient gravi la fin du chemin à pied dans l'obscurité. Pour la guider il avait proposé sa main. Elle l'avait saisie et ne l'avait plus quittée.

La lourde porte de bois avait un peu résisté avant de leur laisser découvrir la grande salle. En son milieu, le vieux poêle en fonte où Maria sa mère faisait cuire autrefois la polenta.

Lina avait visité toute la maison, bougie en main.

Dans la soupente de la chambre elle avait dit :

- On dort là, en l'entraînant sur le lit.

Comme tout semblait facile pour elle. Pas de faux-semblants. Pas besoin de faux prétextes. Maintenant elle était allongée sur le lit défait. Ses sages dessous blancs soulignaient avec pudeur les contours de son corps hâlé. Il la regardait ému. Il n'avait jamais aimé les dessous féminins sophistiqués, il ne leur trouvait rien de sexy, pire, pour lui ils appartenaient au monde de la vulgarité. Il ne laissait à quiconque le droit de lui dicter ses phantasmes. La lumière vacillante de la bougie faisait danser les dunes de ses reins. Il la trouvait si belle. Tout doucement, avec mille précautions les lèvres de Rino s'étaient égarées sur son ventre pour finir par se perdre dans la soie de son sexe.

"Mieux que l'imaginable. Ta source tu le sais ne s' imagine pas". (3)

Dans un geste d'accueil elle avait posé ses mains sur sa tête comme pour l'empêcher de s'éloigner. Au rythme saccadé de sa respiration il avait senti monter en elle le plaisir.

"Ta source s'est perdue au fond de ma poitrine". (3)

Elle s'était endormie blottie contre son épaule. Il sentait ses muscles se tétaniser mais longtemps il n'osa pas bouger. Il luttait contre le sommeil. Il ne voulait pas s'assoupir et tenait à savourer ce moment d'abandon.

Le corps de Lina s'enfonçait à peine dans le lit et pourtant il ressentait son poids, à la fois si légère et si pleine.

Il la regardait sereine et abandonnée. Présente et si lointaine, perdue dans le secret de ses rêves. Il songeait à la "La dame à la perle". Dans le petit musée du Mauritz Huis à La Haye il avait eu un long face à face presque douloureux avec ce tableau de Vermeer. Une jeune femme y est représentée dans son intérieur familial. Elle est un curieux mélange de jeunesse et de force. Comme elle est solide ! Infiniment vivante, infiniment offerte. Son attention avait été attirée par la perle qui pend à son oreille gauche. On peut y découvrir ce qu'elle regarde, ce qu'on ne peut pas voir dans le tableau. La transparence convexe de la perle a permis au peintre de montrer bien plus que ce que l'œil humain peut saisir.

Rino regardait Lina, fasciné. Il sentait qu'elle aussi portait en elle cette faculté de lui révéler de la vie bien plus que ce qu'il n'en avait jamais vu.

A l'aube, il avait rabattu la couverture de laine sur ses épaules pour qu'elle n'ait pas froid et s'était endormi à ses côtés.

Les journées qui suivirent furent pleines et sereines. Ils se retrouvaient sitôt leur travail terminé et passaient de longues heures autour de la ferme ou sur une petite plage de gravier au bord de La Durance. C'était un endroit hors du monde. On s'attendait à y voir flotter la blanche Ophélie "sur l'onde calme et noire où dorment les étoiles"<sup>(4)</sup>... Rimbaud les accompagnait.

Ils parlaient beaucoup et savaient aussi partager de longs silences. Ils écoutaient à deux la rumeur de la vie monter du fond des eaux.

La fin de la récolte arrivait. Il ne pouvait se résoudre à se séparer d'elle.

Un soir, au bord de la rivière Rino lui demanda

- J'aimerais que tu viennes vivre avec moi.

Comme à son habitude, elle ne répondit pas tout de suite, puis sourit et dit :

- Je dois d'abord rentrer à Lyon, mettre ma vie en ordre. Je t'enverrai une lettre pour t'annoncer mon retour.

- Donne-moi au moins ton adresse ou un numéro de téléphone.

Il obtint pour toute réponse un nouveau sourire. Elle voulait rester maîtresse de la situation.

Elle partit pour Lyon un matin d'octobre.

Depuis chaque jour Rino guettait le facteur.

Il avait décidé de changer de vie. Il avait laissé l'entreprise à ses frères et vivait presque en ermite à la ferme. Au village on avait eu du mal à comprendre son choix, on l'avait aussi beaucoup commenté puis on s'était habitué. Presque deux ans que ça durait.

A chaque bruit de moteur sur le chemin, il espérait que ce soit le facteur.

Il était passé par le doute puis la résignation et voilà qu'aujourd'hui, enfin, une lettre arrivait.

Son Opinel trancha net l'enveloppe.

" J'arrive le 6 novembre en fin d'après-midi. Si tu veux toujours de moi attends-moi sur notre plage au bord de La Durance".

Et comment qu'il voulait toujours d'elle !

Le 6 novembre c'était dans trois jours. Juste le temps de mettre de l'ordre dans la maison et de se faire beau.

Au clocher de La Saulce l'angélus sonnait. C'était l'heure où le facteur retrouvait ses collègues de travail au bistrot pour partager un apéritif bien gagné.

A cette heure tout le monde venait aux nouvelles. Dans cette partie des Alpes où il ne se passe jamais rien il faut profiter du moindre évènement : en parler, l'amplifier, réinventer le monde pour vérifier que l'on est en vie.

A son entrée, la question fusa :

- Alors tu l'as vu ?
- Qui ça ?
- Le sauvage, pardi, t'avais une lettre pour lui ce matin.
- Tu penses, il ne m'a même pas adressé la parole.
- Alors t'as pas pu lui dire ?
- Lui dire quoi ?
- Que sa lettre, elle s'est perdue et que ça a mis deux ans pour retrouver son destinataire.
- Puisque je te dis que nous ne nous sommes pas parlé. De toute façon il va bien s'en rendre compte en regardant le cachet.

Le Jeudi 6 novembre 2009 arriva.

Assis sur la plage de graviers au bord de La Durance, face aux dernières lumières du jour qui embrasent le pic de Crigne, dans ce moment incertain où les oiseaux retiennent leur chant, un homme attend.

Il ignore encore qu'il est dans le destin de certaines amours de n'exister que dans l'absence.

-----

PS : Il est deux heures du matin. Je viens de finir d'écrire cette nouvelle. D'un seul coup un doute m'envahit, cette histoire d'amour raté à cause d'un détail m'inquiète. Il faut que j'aille voir dans la chambre si Violette est toujours là en train de dormir. Parfois ce qui germe dans mon esprit me fait peur.

-----

- (1) G.Brassens "Vénus Callipyge"
- (2) R. Enthoven " L'endroit du décor"
- (3) Léo Ferré "La source"
- (4) Rimbaud "Ophélie"

-----